

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



"HOUI SOIT QUI MAL Y PENSE."

VOL. 1.

MONTREAL, MARDI 6 AOUT, 1844.

NO. 25

MELANGES.

OUI ET NON.

C'était dans le midi de la France, dans ce pays où les joies de famille, où les fêtes de village semblent encore rappeler le temps des troubères ou l'époque du bon roi René, que la plus élégante batisse avait pour habitants M. de Beaumanoir, ancien colonel, ses deux fils, officiers de marine, et sa charmante fille, adorée par tous trois.

Cette candide et douce enfant était d'une organisation délicate et fine, comme un de ces anges que rêvent les poètes, Raphaël l'aurait choisi pour une des vierges que son pinceau dérobaît au ciel; le Corrège aurait voulu l'entrevoir dans ses songes; Carlo Dolce aurait demandé à genoux de copier sa ravissante tête; et Vateau l'aurait placée dans son plus précieux tableau.

Chaque regard de Sophie, chaque geste, chaque mouvement avait un charme qui lui était propre, et son ensemble une harmonie difficile à rendre, impossible à analyser. Il ne faut pas croire que Sophie ressemblât à ces femmes frêles de Paris, fleurs étioilées par les bougies des salons du monde; non, Sophie était l'enfant d'un ciel limpide comme celui d'Italie, d'un air pur comme celui des montagnes, et d'une atmosphère de vie.

Les qualités de son cœur se joignaient à celles de son esprit. A dix-neuf ans, et vivant presque toujours dans le beau domaine de son père, Sophie n'avait point appris cette coquetterie des grandes villes qui fane l'imagination et corrompt le cœur.

Elle n'avait pas non plus cette froideur et ces calculs que produisent les intérêts matériels du monde.

Elle ne prétendait pas avoir plus de raison ou plus de religion que d'autres,

afin d'avoir le droit de ne plus s'intéresser à rien qu'à soi ou à son salut: égoïsme qu'on veut pareil au nom de vertu.

C'était tout naturellement une jeune fille innocente dont l'enveloppe aristocratique et gracieux renfermait une âme aimante et pure.

La fin de l'automne la surprenait quelquefois pensive et triste. Elle regardait les fleurs courbées et, sans parfums, le bouton se flétrissait sans s'épanouir, la branche n'avait plus ni souplesse ni vigueur, plus de chaleur au ciel, plus de vie sur la terre... et sans savoir, pourquoi, Sophie soupirait, puis demandait à Dieu un apui, sans s'apercevoir qu'elle en avait trois. La prière alors était ni eux sentie, plus fervente, plus consolante aussi; car la prière c'est l'espérance, et l'espérance c'est presque la foi.

Non loin de l'habitation de M. de Beaumanoir, demeurait madame de Maisoncelle. C'était la veuve d'un capitaine de vaisseau, qui lui avait laissé une fortune honnête et un trésor sans prix; la fortune c'était douze mille livres de rente sur l'Etat, et le trésor, c'était son fils unique. Tout le passé, tout le présent, tout l'avenir se résumait pour elle dans son Jules.

Jules de Maisoncelle avait un esprit distingué, d'agréables manières, un ton parfait, ce qui n'est pas commun en Provence; et de nobles sentimens, ce qui n'est commun nulle part. Ses défauts, hélas! qui en est exempt? étaient un mélange de dissimulation, de jalousie et d'entêtement. L'âme était excellente; seulement il avait une raideur de caractère qui fléchissait rarement sous la puissance du raisonnement; il croyait que c'était faiblesse, mais elle cédait facilement à l'épreuve du cœur; car c'était toujours son guide.

Madame de Maisoncelle voyait avec peine que son fils faisait depuis quelque

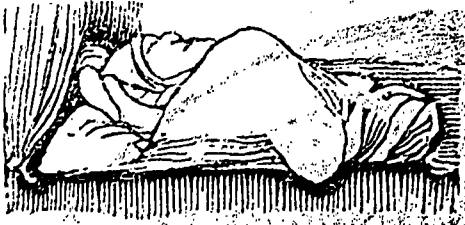
temps de fréquentes absences à Marseille. Malgré ses vingt-deux ans, Jules continuait à se perfectionner dans l'étude de la peinture, et ce n'était qu'à l'occasion, disait-il, qu'il pouvait trouver le moyen de se livrer à ce goût. Mais on ne paignait pas de soir, et Jules rentrait souvent fort tard.

Les relations avec les Beaumanoir, qui avaient paru si douces, s'étaient tout à coup ralenties. La pauvre mère se perdait en conjectures. Voilà ce qu'elle ignorait.

A la dernière fête du hameau des Beaumanoir, on avait dansé dans le parc, et suivant l'usage traditionnel, chacun avait pris les costumes champêtres et élégants du pays. Après plusieurs contredanses, Sophie avait été s'asseoir à l'écart sur un de ses banc favoris, banc où Jules avait passé de si doux moments près d'elle, et où il s'appretait à la rejoindre; car tous deux s'aimaient sans se l'être jamais dit. Par un fatal hasard, un étranger, qui, depuis quelques mois, était le commensal des jeunes Beaumanoir, qu'il avait reçus chez lui à Gènes, était près du banc lorsque Sophie vint s'y assoir. Surprise, et ne sachant comment se défaire du seigneur Grimaldi qui l'obsédait de ses fatigantes déclarations, elle lui dit:

(A Continuer)

Je suis fâché de n'avoir pu assister à la distribution des prix au collège et chez les Frères de la Doctrine Chrétienne. Il paraît que j'ai perdu une fameuse occasion de prendre des notes. Par exemple on me dit que Daly et M. Donnell y étaient ainsi que le vénérable. Il s'est sans doute passé des farces qui auraient bien figuré dans mes colonnes. Mais, voyez-vous je ne suis pas d'omniprésence.



Un second rêve de M. Viger.

Depuis le terrible songe qu'eut le vénérable Patriarche dernièrement et que je reproduisis, il en a eu un autre non moins épouvantable, et qui nous force à sympathiser avec le malheureux monsieur.

Vendredi soir, après avoir relu son pamphlet, médité sur l'usage le plus avantageux auquel on pourrait mettre les trognons de choix que l'on jette aux porceaux et arrêté un système de culture du foin fou, l'Honorable Vieillard se prépara à goûter le sommeil si doux de l'infatigable serviteur de sa patrie. Une fois dans ses draps, ses olfactoires s'aperçurent de la présence d'une vermine vulgairement dite punaise. Il se mit aussitôt à penser que l'on pourrait fort bien tirer profit de ce petit bétail comme les habitants de l'Amérique Centrale tirent profit de la cochenille. "Par exemple, se disait le bon monsieur, ne pourrait-on pas en extirper un parfum plus délicieux que le muce et bien plus économique? J'en parlerai à ce cher petit Barthe qui publiera mon projet à l'univers afin que quelque génie entreprenant en prenne avantage et nous fournisse par là un objet important d'exportation." Voyez-vous M. Viger utilise tout l'autre jour il recommandait la collection de tous les boutons cassés de corne afin de les fondre pour en faire des manches de couteaux! Mais revenons au chevet du lit de notre premier ministre. Après avoir calculé les profits probables à retirer de la manufacture du parfum de punaise, il sentit sa paupière appesantie par les pavots—jamais il ne s'était endormi si promptement; car il avait mis un numéro de l'Aurore sous son oreille afin de l'avoir à la portée de sa main en cas de besoin pressant. Ce repos si calme fut bientôt troublé par un affreux songe. Il vit dans le bureau de son journal Barthe et la Giraffe, chacun assis au bout d'une petite table, seul meuble civilisé dans l'appartement. L'M. P. P. écrivait ainsi que G. H. Son œil curieux se porta sur les papiers de chacun et à son inconcevable horreur il s'aperçut que Barthe acceptait le cartel de M. Duvernay et que son neveu en envoyait un au Charivari. Les deux personnages se levèrent et il les suivit. Ils furent rejoints chacun par son ami: le père Plouffe pour l'Éditeur et un Anglais inconnu pour la Giraffe. Ils s'acheminèrent pour la campagne et s'arrêtèrent dans un vaste pré où leurs adversaires les attendaient. On se hâta de placer les combattants qui devaient tous quatre vider leurs querelles en même temps.

Le Dr. Guérin rien assistait comme chirurgien auprès des gens de la ruelle St. Amé. Les préliminaires achevés, les deux combats commencèrent. Je n'en re-me fit visite, m'apostropha en Anglais présente qu'un seul, cependant on y voit et me présenta le cartel écrit dans la mé-



Barthe et Cherrier; ce n'est qu'une peinture abrégée de l'affaire; vous pouvez facilement vous imaginer dans un cas M. Duvernay à la place de Cherrier, et dans l'autre le Charivari à celle de Barthe. M. Viger vit alors que ses protégés avaient le dessous. Il se précipita entre les combattants et sentit une pointe glacée pénétrer son côté. Il poussa un cri de douleur et s'éveilla. Son domestique l'entendit et accourut avec une lumière. Son vénérable maître lui fit examiner son côté le croyait vraiment blessé. Jean visita la partie et y trouva le dirais-je!... une monstrueuse punaise; elle avait joué le rôle de l'épée qui perçait M. Viger dans le rêve!! Après avoir grondé le pauvre Jean qui dans sa précipitation avait écrasé l'insecte notre patriarche le renvoya et se rendormit, ne s'inquiétant point de l'augure de son affreux songe. Il savait fort bien que les rêves sont ordinairement tout le contraire de ce qui surviendra, et conséquemment que ses chers protégés ne seraient point exposés à se faire enfler dans une telle rencontre.

**BANG! BANG!**  
UN INCENDIAIRE QUI VEUT BRULER  
DE LA POUDRE!

Jamais surprise ne fut telle que celle que j'éprouvai dans l'après dîner de Vendredi dernier! Aussi comment aurais-je pu recevoir un cartel de la Giraffe comme une chose ordinaire?  
Je suis sérieux: je reçus un cartel de G. H. Cherrier! Le porteur m'était inconnu et je ne fus informé de son nom que par la publication, dans l'Aurore, de la correspondance que l'on trouvera plus bas, car il n'en était pas fait mention dans

le cartel. L'ami de la Giraffe, un nommé Coppingher, depuis peu surintendant du département du feu pour cette ville, me fit visite, m'apostropha en Anglais et me présenta le cartel écrit dans la mé-

me langue: j'en demandai une copie française; n'étant pas suffisamment familiarisé avec des idiomes baroques pour la comprendre. Je ne sais quelle fantaisie peut s'être logée dans le crâne de la Giraffe qui l'a fait porter à me faire parvenir un chiffon dans une langue qui lui est étrangère—il est probable qu'elle veut s'anglifier: à la bonne heure, nous la cédonons volontiers aux Bretons. M. Coppingher reparut avec la traduction de la missive et je lui remis ma réponse qui ne parut pas trop le satisfaire. Il partit et je n'entendis plus parler de l'affaire que lorsque le lendemain-matin je vis dans l'Aurore notre correspondance publiée comme annonce. Vu que très peu de personnes lisent ce pauvre journal, je prends la liberté de la reproduire gratis, car ça me fait mal au cœur de voir que la Giraffe à ainsi encourue des frais pour faire voir ses bêtises à tout au plus deux cent lecteurs: par ma voie, tout l'Univers en sera instruit.

A Mr. Augustin Fortier.  
Monsieur,  
Ayant publié une infamie grossière et une insulte contre mon caractère privé, dans votre journal "Le Charivari," du 2 du courant. Je demande de vous la satisfaction que je dois attendre d'un gentilhomme, ou une réutation immédiate de l'article ci-dessus dans votre prochaine feuille, vous étant déclaré vous même la personne responsable.

G. HYPOLITE CHERRIER.  
Le Capitaine Coppingher mon ami, porteur de ce message, est chargé de vous voir, afin de prendre les démarches nécessaires pour arranger cette affaire.  
2 Août 1844.

REPONSE

A. G. H. Cherrier.  
Montréal, 2 Aout 1844.

Monsieur Cherrier, est informé que je ne saurais me mesurer avec lui, vu que ces titres comme gentilhomme ne sont pas bien établis. Cependant s'il les produit, je me rendrai volontiers à ses desirs. En attendant qu'il ne craigne point d'être mis sous caution; sa mesure n'est pas suffisamment redoutable.

A. FORTIER.

Le nommé AUGUSTIN FORTIER, imprimeur et propriétaire du CHARIVARI, ayant refusé de me donner satisfaction, après un délai d'au moins deux heures, pour répondre à mon ami le Capitaine Coppingher je le déclare un vil calomniateur et un poltron de la première trempe.

G. HYPOLITE CHERRIER.

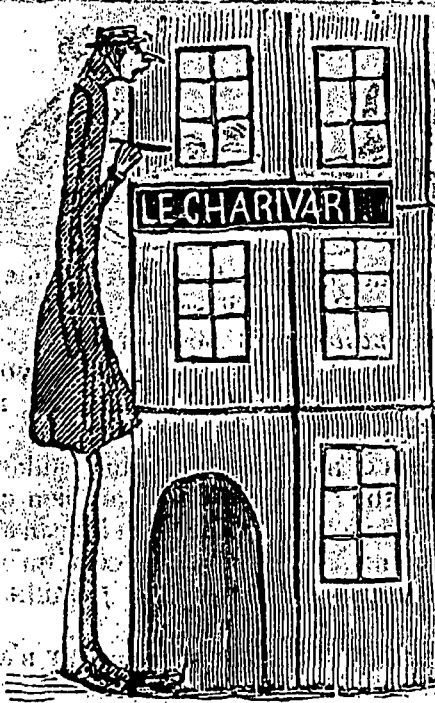
2 Aout 1844.

Maintenant que pensez-vous du dernier paragraphe dans lequel ma sentence est prononcée par la Giraffe? d'abord il est mensonger d'un bout à l'autre. Le délai fut occasionné par la lourderie qui lui fit envoyer un chiffon qui m'était du hébreu. Ensuite je ne lui refuse point satisfaction qu'il fasse une "Exhibition de titres," comme le dirait un avocat, et je suis prêt à le rencontrer. Quant à sa déclaration que je suis "vil calomniateur," l'homme me mesure à son aune, et que je suis poltron elle va pour rien. Un poltron l'aurait fait arrêter comme Barthe fit à MM. Duvernay et Desmarais. Je lui laisse donc les mains libres car il n'y a pas de lieux propices ici où on pourrait l'écrouer. C'est une ménagerie qu'il lui faudrait. Eh-voici assez sur le sujet pour le présent dans mon prochain je donnerai les principales raisons qui m'ont empêché de la combattre.

Il n'est pas étonnant que M. Coppingher ait été le porteur du cartel de la Giraffe: il appartient au département du feu! Il brûle sans doute du désir de se distinguer dans toutes les branches de sa charge! Il n'a pas beaucoup gagné dans cette affaire, car il sera jugé d'après le proverbe: dis-moi avec qui tu vas et je te dirai qui tu es!

Un farceur, me dit-on, présent à la distribution des prix aux élèves des Frères de la Doctrine Chrétienne, remarquant que l'on en donnait un pour l'application, se prit à dire, que M. Bernard le méritait, lui qui en a tant manifestés auprès de Son Excellence pour obtenir une situation.

J'ai reçu Drogene sur la pesée du bois de chauffage, il ne se fâchera pas si je ne puis lui donner l'insertion. Je suis présentement très-occupé de la vente de bûches telles que Barthe et McDonnell. Je laisse aux grands journeaux à traiter le sujet sur lequel écrit mon brave correspondant.



Ecorniflades d'une Giraffe.

A peine avai-je vu le jour que je vis la Giraffe venir me faire une visite dans mon gîte. Elle se montra officieuse à un tel point que j'étais accablé de ses bontés; c'était une chanson qu'elle m'offrait: un compliment faux ou vrai, peu importe, qu'elle me poussait; un conseil qu'elle me donnait, et mille autres petits services de ce genre qui me la mis en odeur de sainteté. Voula récompenser ses bonnes dispositions, je lui offri la correction de mes erreurs: elle accepta la proposition avec joie, et la voilà donc à faire des contre-bons de mes écrits au lieu d'y corriger les erreurs typographiques. Je m'aperçus de ces petits tours, lui donnai congé et fui charmé de lui voir sa feuille de route, vu qu'entre autres inconvénients, son museau occupait presque toute la place dans mon bureau et était sans cesse dans mes jambes. J'appris ensuite qu'elle escamotait des morceaux de copie afin de les montrer au bureau de l'Aurore pour pouvoir en couvrir les auteurs. — Rien d'étonnant là-dedans, cher lecteur, elle avait toute la disposition au monde de commettre ces bassesses et tout l'encouragement à ce faire de M. Viger, Barthe, et Cinq-Mars. Cependant ces honorables personnages n'en surent pas plus long et dumeurèrent donc un doigt dans l'oreille et l'autre la ou... Mais cela ne se dit pas! L'Aurore me prononçait impudique! Ne pouvant donc satisfaire leur curiosité, ils poussèrent sans doute la Giraffe de l'avant pour qu'elle fit un serment, dont on soit estimer le mérite, afin de s'obtenir un mensonge tendant à insulter des Messieurs très respectables de notre ville.

La Giraffe était donc un espion chez moi; elle disait de belles choses à ma face et à peine avai-je le dos tourné qu'elle me pillait ma copie, fabriquait des mensonges, circulait des bruits aussi absurdes que noirs. A présent que je lui ai fait poliment passer la porte, la Giraffe suivant toujours son penchant, sa passion d'ecornifleur, lui surpri-e l'Aurore soir la tête dans ma fenêtre, au troisième étage, comme on le voit par la caricature ci-dessus. Mais allez vous me dire, elle n'est pas si grande que cela! — La chose est probable, je l'avoue mais elle a le nez long et vous savez qu'il est sûr ré partout où il n'a pas à faire. Comment

peut-on remédier à cet inconvénient; c'est un défaut de nature, mes amis, un défaut de nature!

Un de mes amis présent à la distribution des prix aux écoliers des Frères de la Doctrine Chrétienne, me rapporte les deux anecdotes suivantes: — M. Viger arriva dans l'enceinte de l'amphithéâtre au moment où l'on applaudissait l'heureux gagnant qui remportait la première couronne; il prit très-humblement les applaudissements pour lui et se mit à saluer à droite et à gauche, on ne sait pas s'il voulut ravir aux enfant, les autres applaudissements! — M. McDonnell était présent, la tête en proie à un mouvement perpétuel — on dit qu'elle trotte! Il saluait à faire rougir un faiseur de salamalec devant le Grand Turc. On remarqua qu'après la séance, tous ceux qui suivaient son Excellence étaient couverts-sauf Johnny qui avait toujours le chapeau à la main. Quelle idée de dignité personnelle que cet homme possède!

Un phrénologiste distingué a visité dernièrement la tête de J. G. Barthe. En l'apercevant il s'est écrié comment voulez-vous que de la cervelle puisse se loger dans un crâne semblable, fait en pain de sucre, c'est un pû, oh, c'est la tête!

Un observateur a trouvé que le front de J. G. Barthe ressemblait beaucoup à celui de Robespierre. Il porte toutes les marques de la cruauté et de la bassesse. S'il possédait un peu plus de bravoure on pourrait espérer qu'il finirait comme le célèbre tyran par tirer un coup de pistolet; il craint trop la poudre, ne craignez rien.

AUX CORRESPONDANTS. — Piqué Vinaigre, ainsi que plusieurs autres, correspondances, remis au prochain Numéro.

CORRESPONDANCE

(Pour le Charivari)

Montréal, 4 août 1844.

M. le Rédacteur: Comme vous paraissez être grand ami avec G. H. Cherrier, autrement et mieux dit la Giraffe, ne pourriez-vous pas le prier de vous confier ce secret que deux autres individus possèdent, et dont le dévoilement perdrait à jamais M. Viger? Il paraît que Cherrier s'est vanté ouvertement de la connaissance de ce secret et de son projet de le rendre public; si M. Viger ne lui obtenait pas quelque situation, puisqu'il l'a chassé du bureau de l'Aurore! Il se fie, dit-on, sur cela, pour parvenir à l'emploi qu'il désire. Supposons que la Giraffe veuille être premier employé dans quelque bureau il faudra que M. Viger lui accorde ou résigne! Par dieu, notre premier ministre est affreusement située voilà un déterminé qui crie la bourse ou la vie! —



LE CORBILLON.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une déposition, s'écrie J. G. Barthe, qui tremble encore de son aventure.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Un poltron, dit M. Desmarais qui veut bailler Barthe.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une caution, que Barthe fait donner à MM. Duvernay et Desmarais.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? UNE VOLÉE PAR SOUSCRIPTION, s'écrie mon correspondant Coterie qui veut que l'on se cotise afin de payer la dite caution en cas que ces Messieurs veuillent punir Barthe.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une triste position, marmotte Son Excellence qui ne sait quels gens prendre pour former un ministère.

Je vous vends mon corbillon qu'y met-on ? Un violon, s'écrie M. Viger qui va bientôt, dit-on, aussi suspendre le sien, comme ministre seulement, car il ne saurait s'en défaire entièrement.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une résignation, dit Draper, qui fin matois se retire avant qu'on lui donne sa feuille de route.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Un nez dit la giraffe ; Pas de rime, pas de rime : un gage ! Il donne le Vrai Canadien qu'il traduit de l'Anglais.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Un affidavit, dit le même. Encore un gage, il n'a rien pour le satisfaire. On veut le mettre à la porte, lorsqu'il produit un mouchoir à tabac marqué "D. B. V."

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une indignation, que manifeste l'Aurore contre moi.

Je vous vends mon corbillon, qu'y met-on ? Une représentation, que les jeunes Amateurs Canadiens devrais donner tous les soirs.



Pourquoi Barthe ferait-il un fameux général ? Parce qu'il sait se protéger par des positions (déposition.)

Pourquoi la giraffe m'a-t-elle envoyé un cartel ? Parce qu'elle voudrait me voir e-cartel-é.

Pourquoi n'est-elle pas plus vaillante que Barthe ? Parce qu'elle sait bien que personne ne s'abaisserait à son niveau afin de la combattre, c'est pour cela qu'elle ne tarde pas à appeler les gentilhommes.

Pourquoi l'Homme unique Daly n'a-t-il pas un cerveau à faire des coups noir ? Parce qu'il lui voit un front de couverts (découvert.)

Pourquoi Johnny Mac ôte-il son chapeau quand il suit Son Excellence ? Parce qu'il croit que cela empêchera qu'on ne le découvre.

Pourquoi M. Viger n'a-t-il pas de belles volailles ? Parce qu'on lui voit de furieux coq-lards (collets.)

Pourquoi les Anglais disent-ils que le vénérable patriarche est une vieille femme ? Parce qu'il est un granny (grand-nez.)

Pourquoi Sir Charles Metcalfe a-t-il mal à la joue ? Parce qu'il joue de malheur.

Pourquoi Barthe ressemble-t-il aux arénées ? Parce qu'il met son ennemi hors d'état d'agir, puis il l'attaque ensuite.

Pourquoi Barthe est-il mieux habillé que M. Viger ? Parce que ce n'est pas lui qui paye le tailleur, c'est l'autre.

Le vénérable ministre du jour et de l'Aurore, en diminuant le nombre des employés au bureau de ce journal, suit sa politique ordinaire : l'économie. Par l'économie il épargne à la province le salaire de sept conseillers, et par ce même moyen il veut en faire autant à sa bourse. Incomparable M. Viger, va !

Les dîners, les assemblées et les tournées politiques du parti Viger ont positivement touché à leur fin. Si elles n'étaient point discontinuées on ne verrait pas M. Viger faire mettre Saint-Mort sérieusement à l'ouvrage. M. Viger travaille au dedans maintenant qu'il a travaillé au dehors ; il paraîtrait donc que son imprimeur lui est de service partout.

Le vaillant chevalier de la Ruelle St. Amable, en répondant "Eh bien !" à chaque question que lui faisait M. Desmarais, a donné un nouveau synonyme au monosyllabe "oui". Petits enfants de l'école dites "eh bien !" pour "oui" à l'avenir et que vous le teniez du rédacteur de l'Aurore.

On dit que G. H. Cherrier s'est introduit furtivement à la première représentation des jeunes Amateurs Canadiens. La chose est très possible vu que les bruits courent que M. Viger a arrêté les "subsidés." La passion pour le drame qui dévore le malheureux G. H. peut bien lui faire donner dans des inconséquences : qu'il passe à mon bureau, et je lui ferai don de trente sous, car il se serait dommagé de voir les Amateurs jiffés de leur dû. Cependant avant de venir, G. H. demandez donc si l'on ne vous chargerait pas double prix... vous savez, vous et votre nez font deux.

Le Gouverneur est fameux garçon dans la vie privée ! Il paraîtrait qu'il fit don des prix distribués aux élèves du collège de Montréal. Et des Frères de la Doctrine Chrétienne ! Ma foi je serais charmé de voir Son Excellence finir ses jours au milieu de nous... comme citoyen s'entend !

L'Aurore de Mardi nous annonce qu'elle a une agence à New-York, depuis elle en a établi une à Pékin dont s'est chargé le mandarin HUM-BUG, une dans le Ramishatka chez le natif O-O-O-OUE, et enfin une chez les Patagons dont s'est chargé PETITOM.

M. G. H. Cherrier me prie de vouloir bien avertir le public qu'il n'en est pas une giraffe. Pour satisfaire ceux qui s'en douteraient, il est prêt à se soumettre à leur inspection.

Barthe nous apprend très naïvement que les idées de son correspondant un bon Canadien, sont les siennes à lui J. G. Barthe ! cela n'est pas une nouvelle ; il y a longtemps que nous savons qu'il pense de même que ses correspondants, car comment pourrait-il faire autrement quand il est lui-même le correspondant qu'il loue !

CHAPELEAU ET LAMOTHE.  
RELIEURS.

RUE STE. THERESE, vis-à-vis les imprimeries de MM. J. Starke et Cie. et du Canada Gazette.  
Montreal, 10 Mai, 1844.

CONDITIONS DU  
CHARIVARI CANADIEN.

Ce Journal se publie deux fois par semaine, le Mardi et Vendredi matin, à raison de deux sous la feuille, ou 15 sous par mois pour la ville, et 2s 6d pour quatre mois pour la campagne, payables d'avance.

Imprimé et publié par A. FORTIER,  
Rue des Commissaires, No. 33, près du Marché Neuf.